



ehappô

Journal de l'Amicale des Anciens Bayard Presse

n° 8 octobre-décembre 1999

Conte de Noël : Frère l'âne

Nous habitons un petit bourg, et s'il était trop vaste pour que nous puissions nous y compter par « feux », nous ne l'appelions pas moins « le village », pas tant à cause de ses limites, que par la connaissance que chacun y avait de chacun. Il existait entre nous un lien, tantôt doux, qui faisait dire aux pensionnaires à la veille des vacances, sur le ton joyeux : « C'est demain qu'on rentre au village », tantôt lourd, qui faisait dire à l'adulte excédé par les commérages, sur le ton amer : « Quel village ! »

En fait, il n'était, je pense ni meilleur ni moins bon que des milliers d'autres villages. Ses défauts n'apparaissaient si gros que vus à la loupe de notre exigeante jeunesse et aussi, il faut bien le dire, parce que nous nous connaissions trop.

Nous avions un bon maire et un conseil municipal très à la page, qui comptait même parmi ses membres – chez nous, à l'époque, c'était prouesse – une femme. La pauvre ! Nous étions, nous les jeunes, assez injustes à son égard. Y avait-il un film « interdit aux moins de seize ans », nous disions : « C'est un coup de Jeanne ». C'était elle aussi que nous accusions quand un « Avis à la population » nous invitait à « jeter nos papiers gras dans les corbeilles disposées à cet effet plutôt que dans les canivaux ».

Mais un bon maire et un conseil municipal très à la page ne font pas à eux seuls un village. Il y avait, comme partout ailleurs, des oppositions de classes, de générations, voire de voisinage. Il y avait le

conflit de chacun avec soi-même, l'affrontement des personnalités, les difficultés des ménages et puis, quoi, ce poids d'humanité qu'on traîne tous après soi et qui n'apparaissait si lourd que parce que nous l'avions là rassemblé. Il y avait d'ailleurs aussi bien des qualités, qui jouaient les vertus et, partant, se taisaient. Je veux dire qu'avec humilité elles ne s'étaient pas, suivant tout doucement leur petit bonhomme de chemin, et ne se faisant guère plus remarquer que la voiture qui roule, sans collision, sans raté de moteur, sans histoire. Bref, « le village » n'était ni un enfer ni un paradis terrestre. Il était « bien de chez nous ».

Pourtant, chaque année quand arrivait Noël, notre curé se mettait dans la tête de faire de sa paroisse le paradis d'un jour. Comme d'autres villages représentaient le théâtre de la Passion, nous, nous incarnions... l'Incarnation. Et c'était aussi quelque chose comme un drame, parce que M. le Curé, à cette occasion, nous retournait le village comme une crêpe. Chacun jouait un rôle et pas toujours celui pour lequel il se croyait fait.

La distribution des rôles se faisait à l'église vers la fin novembre et, au rythme d'une répétition par semaine – le temps d'une longue retraite – nous nous acheminions, crèche vivante, vers le mystère de Noël.

C'est l'heure de la distribution qui nous apparaissait comme une révolution. La grâce habitant à cette heure, visiblement, M. le Curé,

nous nous sentions invités, par l'étoile, à nous rendre à la crèche, dans l'habit spirituel qui nous convenait le mieux. Avec une parfaite connaissance de ses ouailles, il imposait certains rôles et en suggérait d'autres, le tout avec une telle habileté – toute spirituelle ! – qu'aucun de nous ne pouvait plus être, en toute bonne foi, après Noël ce qu'il était avant. Les plus pauvres se sentaient riches d'avoir été, avec les bergers, choisis les premiers, et les plus riches se sentaient pauvres d'avoir compris avec les mages qu'on n'entre là, en vérité, que si l'on est prêt à tout donner. Et « tout donner », c'était le coup de main qu'on refusait au voisin, le bout de champ que la commune demandait pour tracer vers l'école une route enfin commode... C'était quoi, ce « quelque chose » qu'on se réserve, qu'on ne veut pas donner... Le choix de la Vierge Marie, on s'en doute, provoquait chaque année dans nos rangs une attente fiévreuse : qui serait l'élue ? Et en chaque femme présente revivait la couleur de l'espoir qui animait toutes les femmes d'Israël.

Un petit vent coulis passait cette année-là dans l'église où nous étions traditionnellement rassemblés pour la distribution des rôles.

Suivant un protocole que nous connaissions bien, M. le Curé s'agenouilla sur la première marche de l'autel et, pendant un quart d'heure qui nous sembla un siècle, prolongeant sa prière, nous laissa en silence, le « silence de la mer », lourd de

remous, de vagues de fond, de tempêtes éclatées... Il y avait, derrière un pilier, le gros Louis, riche seulement de sa bonne humeur et... fort épris de beaujolais.

Il y avait le vieux Jules, amer, aigri, qu'on ne voyait plus guère à l'église depuis la mort de sa petite-fille. Il y avait Pierre et Jeannine, dont le ménage, chuchotait-on, battait de l'aile parce que la jeune femme ne voulait pas d'enfant.

Il y avait Jacques et Josette qui, eux, en avaient trop pour leur pauvre budget et laissaient aller leur smalah au gré des courants, sans guère tenir le gouvernail de leur malheureuse barque.

Tout en haut du chœur, j'avais remarqué M. Gustave. Je ne lui donne ici du « Monsieur » que parce qu'il n'est naturellement pas question de l'appeler par son nom. Très bel homme, il dominait le village de sa prestance, de sa stature, de sa situation et d'un orgueil démesuré, qui écrasait les petits et privait les moyens de toute possibilité d'action qu'il n'aurait pas approuvée, suggérée, dirigée. Qui s'y frottait, s'y piquait et... on ne s'y frottait pas.

Notez bien que je ne vous nomme tous ceux-là que pour vous donner un échantillon de la paroisse, et aussi parce qu'ils ne représentaient à mes yeux innocents que des témoins lointains du mystère que nous allions jouer ; ils étaient « la foule des appelés ». Mais toute la paroisse était là : le cordonnier, le boucher, le pharmacien, l'épicière du coin, et jusqu'à l'hôtelier, qui devait se sentir un peu visé, à cause du refuge qu'un de ses semblables refusa jadis à Joseph et Marie. Enfin, nous étions tous là, avec nos tares, nos bonnes volontés, et puis cette crainte de jugement dernier que nous éprouvions chaque année avant que n'éclatent les nouvelles idées de M. le Curé.

La peur n'évitant pas le danger, il était devant nous tout à coup, embrassant longuement sa paroisse d'un œil magistral, nous dénombant, nous épinglant dans sa mémoire et peut-être déjà à la

place où il nous voyait tous, à la crèche, cette année. Ah ! croyez-moi, c'était un grand moment !

Après les quelques mots d'usage, dits pour briser la glace et qui d'ailleurs situaient toujours l'événement plus haut que nous ne pensions, M. le Curé déclara qu'on allait maintenant procéder à l'attribution des rôles et qu'il comptait sur chacun pour accepter le sien comme un choix divin.

L'Enfant Jésus, dit-il, pourrait être cette année le dernier-né des Tziganes établis depuis peu sur le territoire. Ces gens ne viennent pas à l'église par peur de l'accueil que nous leur ferons. Voilà l'occasion de leur montrer que nous les attendons comme le Messie. Une paroisse fermée est une paroisse morte, vous le savez. Nous encaissâmes ce premier choc sans broncher...

Longuement M. le Curé appuya alors son regard sur le ménage Pierre et Jeannine. Quand il parla, nous savions tous que la Vierge Marie venait d'être choisie : – Jeannine, dit-il, tu seras la mère et, comme on ne sépare pas ceux que Dieu a unis, toi, Pierre, tu veilleras sur le gosse. Je ferai de son père le Roi noir pour que le petit, au milieu de vous tous, ne se sente pas trop seul...

Pierre et Jeannine !... Moi, vraiment, je ne m'attendais pas à ça, mais c'était drôlement trouvé de les rapprocher sur ce même à la crèche ! Une de ces idées qui ne pouvait venir qu'au Curé !

Les bergers furent choisis sans trop de mal avec, sous la houlette de Jacques, le troupeau des mioches, « qui ne feraient des moutons, précisa M. le Curé en élevant la voix, que s'ils le méritaient. Il s'agissait, jusqu'à Noël, de se montrer dignes de figurer à la crèche ».

Puis on passa aux deux rois mages restants. Le gros Louis fut désigné et protesta :

– Moi, M. le Curé, un roi ? Mais vous savez pourtant bien que je ne possède rien, rien.

– Tu prendras sur ta cave, Louis, répondit le Curé. Quelques rires furent vite étouffés et Louis baissa sa bonne tête. M. le Curé désigna ensuite le vieux Jules qui, d'un autre signe, lui fit non. Alors, dou-

cement, tendrement, d'une voix que je ne lui connaissais pas, M. le Curé lui dit :

– Mon ami, à nos âges, ne savons-nous pas, toi et moi, que nous ne pouvons lui donner que ce qu'il nous a pris ? Tu seras le troisième roi.

Et une larme coula sur la vieille barbe blanche.

Est-ce pour briser l'émotion qui nous gagnait, que le Curé désigna, pour faire le bœuf, le boucher ? – Tu verras, tu verras, lui dit-il, comme il est bon quelquefois de passer de l'autre côté de la barricade ! Et des pleurs, la paroisse passa aux rires. Enfin, nous rappelant au sérieux d'un geste, M. le Curé laissa lentement tomber – Je ne désignerai pas l'âne. En dépit de son glorieux passé, l'animal jouit d'une piètre réputation. Que le plus humble d'entre vous, mes frères, se désigne lui-même...

Se présenter comme le plus humble ?... Le Curé y allait fort ! La paroisse se taisait, lorsque M. Gustave leva la main et M. le Curé dit : « c'est bien ».

Je me suis longtemps demandé sur quoi M. le Curé avait mis ce jour-là : sur l'orgueil de M. Gustave qui, le faisant se déclarer le plus humble, trouverait là sa pénitence ? Ou bien sur une prise de conscience subite, qui le ferait, accusant son orgueil, choisir cette pénitence ? De toute façon, à la réflexion, la question ainsi posée ne pouvait aboutir, me semble-t-il, qu'à cette réponse. Aucun de nous n'allait logiquement se déclarer le plus humble. M. le Curé le savait, comme il savait aussi que M. Gustave ferait l'âne.

Ce que nous ne savions, ni lui ni moi, c'est le mobile qui décida M. Gustave et de quel souffle, cette année-là, orgueilleux ou humble, il réchauffa l'enfant que son rôle lui donnait à réchauffer. Mystère des êtres ! que, pour ma part, je ne cherche plus à percer...

Geneviève Honoré-Lainé

Regard sur le passé : Le Noël

● *Le Noël*, hebdomadaire pour jeunes, fut lancé le 28 mars 1895. Ce fut la revue mère de toutes les publications pour enfants de la B.P. Le tirage du *Noël* n'a jamais dépassé 30 000 ex. mais le tirage global des revues issues du *Noël* est allé, suivant les années, de 118 000 ex. en 1914, à des sommets de plus de 500 000 ex. dans les années 1931 à 1935.

Voici un aperçu rapide de la première presse jeune de B.P. avec tous les titres auxquels *Le Noël*, telle une fusée gigogne, a donné naissance.

● *Le Noël* fit paraître à partir des années 1903, six suppléments mensuels thématiques: *Noël-Musica*, *Noël-Costume*, *Noël-Foyer*, *Noël-Amateur*, *Noël-Labour*, *Noël-Souvenir*.

À partir de la création de *L'Étoile noëliste*, *Le Noël*, revue pour les jeunes filles, se consacra à la formation intellectuelle et morale de ses lectrices.

● En 1937, *Le Noël* fusionna avec *La Maison* pour donner *Le Noël-La Maison* jusqu'à sa disparition en décembre 1939.

● *La Maison* fut fondée en 1920 pour les aînées du Mouvement noëliste.

● *L'Écho du Noël*, hebdomadaire pour garçons des milieux populaires, contenant des extraits du *Noël*, fut lancé en 1906, supprimé en 1935. Ce fut un vrai journal populaire, qui ne se vendait qu'au numéro.

Il fut le premier journal à publier des romans dits « cinématiques », ancêtres de la bande dessinée en France. Il publia en 1919 la célèbre

bande *Le Roi de l'or* d'Alice Pujo pour le texte et de Damblans pour les dessins. Il y eut, par la suite *La Tour des aigles* (1923), *L'histoire des trois enfants russes* (1926), *Haine de Brahmane* (1931). Son tirage en 1921: 200 000 ex., en 1926: 265 000 ex.

● *L'Étoile noëliste*, hebdomadaire pour les fillettes des patronages, public plus jeune que celui du *Noël*. Lancé en 1914, il n'a jamais dépassé des tirages de l'ordre de 26 000 ex. Disparu avec la guerre en 1940.

● *Le Sanctuaire*, hebdomadaire pour les enfants de chœur, lancé en 1911. Tirage en 1925: 40 000 ex. Disparu avec la guerre en 1940.

● *Bernadette*, hebdomadaire pour les filles, lancé en 1914. Tirage en 1926: 62 000 ex.; en 1936: 280 000 ex. Revue disparue en 1963 et remplacée par *Nade*.

Le dernier rédacteur en chef fut le Père Joseph Richard, avec Mlles Françoise Chaurand et Janine Lefèvre.

● *Bayard*, lancé en 1936 pour remplacer *L'Écho du Noël*. Tirage en 1939: 103 000 ex. La revue fut remplacée par *Record* en 1962, immédiatement suivi de *Hello* en 1962, de *Formidable* en 1965, de *Promesses* en 1965, de *Club Inter* en 1966. Le dernier rédacteur en chef de *Bayard* fut le Père André Sève, l'un de nos anciens.

● Cette presse, qui s'adressait aux jeunes, avait été précédée par *La Croix des jeunes gens* (1922-1937), puis *À la page* (1930-1940). Il y eut même au sein de la maison, une revue concurrente: *Belle Jeunesse* (1937-1940) favorisée par René Berteaux et animée par le Père Séraphin Protin, administrateur de B.P.; celui-ci avait créé le Mouvement noëliste au Brésil.

● Je signale en passant que sous l'Occupation, à Limoges, *Le Pèlerin* s'est appelé *Le Foyer*, *Bayard* devint *Jean et Paul* et *Bernadette* devint *Marie-France*.

● Avec *Pomme d'Api*, créé en 1966, une nouvelle période de la presse jeune de B.P. allait commencer.

● *Le Noël*, les revues qui en sont issues, ainsi que le mouvement du même nom sont tous dus, au tournant de ce siècle, à l'initiative des Pères assomptionnistes aidés par des équipes de femmes et d'hommes dévoués à la cause de la jeunesse et de la presse catholique.

Le Père Vincent Paul de Bailly a été le fondateur du *Noël*, le premier rédacteur en chef fut le Père Eutrope Chardavoine (pseudonyme: Noël).

Au bout d'un an, il fut remplacé par le Père Claude Allez (Nouvelet) qui dirigea la revue et le Mouvement noëliste pendant trente ans, jusqu'à sa mort en 1927.

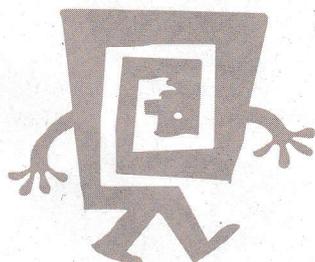
Il fut suivi par le Père Marie-Étienne Point (Noëllet) de 1927 à 1951. Un de ses derniers animateurs fut le Père Joseph Richard, dont nos anciens ont su apprécier les services, en tant qu'aumônier.



On peut considérer la revue *Eaux Vives* comme une survivance des publications et du Mouvement noëliste.

Fondée en 1945, cette revue, d'un excellent niveau culturel, s'adresse en 2000 aux anciennes du mouvement et à leurs proches. À défaut d'une autre commémoration, cette revue et ses animateurs ont fêté en 1995, le centenaire de ce mouvement de spiritualité et d'action catholique de cette pléiade, unique dans l'histoire de la presse, de revues pour jeunes: « catholiques, littéraires, artistiques, instructives et éducatives », ainsi qu'elles se définissaient elles-mêmes.

Charles Monsch



SOUVENIRS

On ne sait plus aujourd'hui, devant le nombre de jeunes femmes « envoyées spéciales » sur tous les lieux où les peuples vivent, souffrent et meurent, que la première moitié de ce siècle n'a vu « l'événement » présenté, commenté le plus souvent que par des hommes.

Quand, en 1951, je me présentai, candide, à la rédaction de *La Croix*, je ne savais pas ce qui m'y attendait. Engagée pour y traiter des questions féminines et familiales, j'y avais accepté un mi-temps.

Un mi-temps!... comme si la profession l'autorisait! Mais la grande presse n'ouvrait pas alors si facilement ses portes aux femmes; elle les entrouvrait et le mi-temps offert était à prendre ou à laisser. Je pris. Et j'entraî dans ce que l'un de mes confrères appela plus tard « un compartiment de messieurs seuls ». Si, en effet, dans l'ensemble de la presse, les femmes se comptaient sur les doigts, la rédaction de *La Croix* avait été, sous l'égide du P. Merklen, particulièrement « préservée ». À cet étage, on ignorait les femmes. Les secrétaires mêmes étaient des hommes et le P. Gabel, qui m'ouvrait audacieusement sa porte, était « protégé » par notre cher ami Vigneron.

Cette misogynie s'étendait d'ailleurs à toute la maison. Le jour de mon arrivée, tandis qu'au restaurant d'entreprise je m'installai, à table, devant Revel, qu'on appelait « le général », Marcelline qui nous servait vint me tirer par la manche: « Mademoiselle, les femmes, c'est de l'autre côté » – « Ah! non, je travaille avec eux, je mange avec eux. » Et, de cet autre côté de l'allée centrale, les linotypistes qui, curieusement, n'étaient que des femmes, me soutenaient du regard. Je sentais qu'elles se disaient: « pourvu qu'elle tienne! » Je n'ai pas bougé. Et j'ai gagné. Huit jours après, chacun avait retrouvé sa chacune. C'est peut-être le plus beau fleuron de ma couronne que cette restauration du monde...

Eh! oui, on en était là! Vous riez aujourd'hui! Pourtant, ce demi-siècle valait un Moyen Âge. Le diable était partout. On le chassait comme on pouvait, dans une prière matinale collective obligée, qu'à vrai dire, j'ai vu réciter avec plus de complaisance que de dévotion...

Il arrivait que, brusquement, la porte s'ouvrit entre le bureau du P. Gabel et la salle de rédaction. On s'attendait alors au pire. Lun ou l'autre donnait haut et fort une information convenue, qui servait d'avertissement et chacun se tenait à carreau. La tempête apaisée, qu'essuyaient en priorité le P. Le Bartz ou le P. Charles, on reprenait silencieusement les rames. Petite histoire! mais qui tissait les liens de cette équipe, chargée de faire vivre chaque jour l'Histoire tout court.

On naviguait ainsi, avec les moyens du bord, sur une mer que les événements agitaient, prenant le quart à tour de rôle. Je le pris pour ma part, rapidement engagée à plein temps, les circonstances aidant: catastrophes minières, tremblements de terre, inondations... À partir de là, qui que vous soyez, homme ou femme, vous êtes bon pour le service.

Il n'empêche que j'attendis onze ans une compagne en la personne de Colette Boillon. Mais la route était faite, sur laquelle « l'autre semblable » était fraternellement admise. Ce fut un temps riche d'expériences. On apprécie autrement les événements quand, d'une façon ou d'une autre, on en rend compte. À quel prix quelquefois! C'était l'époque où l'on grimpaît, accroché aux sauveteurs, une colline dévastée par un raz de marée; où l'on faisait de l'auto-stop pour téléphoner, à la poste la plus proche, des notes prises sur des bouts de papier... Comment l'imaginer quand on est né dans l'informatique? À chaque temps sa grâce!

Les souvenirs se bousculent dans ce dernier demi-siècle! Il en est, pour moi, d'ineffaçables: la première greffe du cœur, par Christian Barnard, en Afrique du

Sud; le coup de grisou de Marcinelle; le tremblement de terre d'Agadir; l'Afrique, avec Jacques Duquesne, à l'heure de l'indépendance... S'il m'arrivait d'hésiter devant l'une ou l'autre mission délicate, comme cette mine allemande d'un pays dont je ne parlais pas la langue, Longaronne, ce village italien ravagé par la rupture d'un barrage, ou l'Algérie après la guerre, vous m'encouragez, Buisson, en bon chef responsable: « Allons! vous en avez vu bien d'autres!... » Se voir plus grand que l'on est dans le regard de ses chefs et de ses amis, est étrangement stimulant! Alors, j'ai grandi... Mais survoler, au retour d'Agadir, ces grandes cités portées par une terre que l'on sait tremblante, rend étrangement petit... Réveiller ces souvenirs à l'heure où j'écris, tandis qu'on ne compte plus les victimes du séisme de Turquie, souligne sans doute ce qu'il nous faut retenir d'un siècle: la fragilité de l'homme et sa force de résistance, ses mesquineries et ses grandeurs, la valeur infinie de la vie et de l'amour, perfectibles en tous domaines, avec leurs surprises, leurs extraordinaires dépassements. Au soir d'une vie, coïncidant avec ce siècle qui finit, j'ai conscience d'avoir appris à vivre au gré des événements, façonnée par les rencontres qu'ils ont permises, par l'amitié des confrères, qui a survécu aux années. S'il me fallait témoigner, à mon échelon, de ce demi-siècle qui s'achève, je dirais volontiers qu'il a valorisé la femme (ou reconnu sa valeur?) et je rends hommage à la fois au courage des unes et à la générosité des autres.

Geneviève Honoré-Lainé



Mon testament lu à mes confrères au départ de «*La Croix*»

J'ai laissé à Claude et Évelyne quelques produits détachants pour ceux qui, à table, saliraient leur cravate.

– André Penot a ce qui me restait de fil et d'aiguilles pour remédier aux petits dégâts de votre vestiaire.

– Vous trouverez chez Marie-Françoise Valls les gros dictionnaires médicaux modernes qui vous permettront de situer vos petites maladies à un niveau scientifique très évolué.

– Tout autre recours à ce qui a été, qui est ou qui sera, dans les domaines les plus larges allant de la voyance aux prélèvements d'organes, devra être adressé à la bibliothèque dont je fais mon héritier principal.

– Ceux qui souffriraient de vague à l'âme, d'article rentré, d'une grande réflexion à partager ou d'un silence insupportable, seront sûrs de trouver auprès de Colette et de Buisson, à la place que j'occupais, un bureau accueillant, des oreilles attentives et des cœurs discrets.

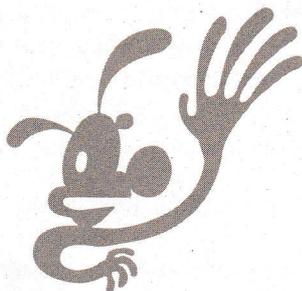
– Ne mettez pas vos timbres au panier : Colette et Rudel sont des récupérateurs avoués. Ni vos chemises transparentes – ceci dit sans arrière-pensée – qu'Andrée Penot et Monique Bacle reçoivent avec reconnaissance.

– Si mon expérience pouvait avoir quelque utilité – mais l'expérience de quiconque ne sert à personne – je voudrais, après avoir rempli les corbeilles de tonnes de papiers inutiles, donner à ceux qui débutent le conseil – ô Buisson ! – que je n'ai pas suivi : « Ne gardez dans vos dossiers que l'unique nécessaire ! »

– J'engagerais aussi volontiers ceux qui envisageraient de prendre leur retraite d'ici à une trentaine d'années, à ne faire fi d'aucun de leurs bulletins de salaire. J'insiste.

– Enfin, j'ai laissé sur tous les escaliers, montés quand l'ascenseur était en panne, un souffle que vous retrouverez quand, à votre tour, vous vous y essoufferez. Et dans les murs de cette maison, quelque chose de ma jeunesse, dont je vous fais les légataires universels.

Geneviève Honoré-Lainé
24 mai 1978



Modestie

C'est une grande joie pour un retraité de Bayard Presse d'avoir une petite-fille polytechnicienne. Ayant assisté à la remise de son diplôme, à Palaiseau, entre maints discours, j'ai apprécié celui du directeur de l'École qui disait à peu près ceci :

« Vous êtes les élites de la Nation. Vos connaissances, maintenant, dépassent ce que le commun des mortels peut apprendre. Soyez en fiers, mais n'en soyez pas orgueilleux. Vous serez demain appelés à de hautes fonctions dans les ministères, dans des entreprises de toutes sortes, voire dans la recherche scientifique. Restez pleins de bons sens. Ayez la simplicité du jugement, le regard franc sur toutes choses. Les œillères, c'est dépassé... »

Combien ces paroles devraient être entendues par ceux qui se prennent pour des Phénix, supérieurs à tout leur entourage. L'appât du gain, l'ambition qui souvent mène aux pires excès. Des arrivistes qui veulent tout diriger en écrasant les autres.

Rester simple malgré son savoir, est-ce si difficile ? En toutes occasions, rechercher l'humilité dans sa vie... pourquoi pas ? Moi, le premier.

Jean-Pierre Daude

Sur les routes sinueuses du Haut-Jura

L'heure de départ, 7 h 30, métro Mairie de Clichy, en ce samedi 11 septembre, était matinale pour les participants à une nouvelle sortie commune, ceux du cercle du Landy de Bernard Labbé et ceux de l'ALABP avec leur nouvelle présidente, Simone Lenabour qui a succédé au regretté Roger Salain. À l'heure fixée, le gros bus bordeloux, conduit par Antonio, un maître conducteur champion des marches arrière sinueuses, quitte la capitale encore endormie pour

s'élancer vers les terres du Haut-Jura, but de notre escapade franc-comtoise. À bord, 48 futurs francs-comtois et comtoises, « gens de gaillarde fierté et de furieuse résolution ».

Notre première halte – nous ne sommes pas des avaleurs de kilomètres – est Troyes, grand rendez-vous de l'Europe marchande, durant des siècles, lors des deux foires annuelles de Champagne : de juin à septembre, la foire « chaude », de novembre à janvier, la foi-

re « froide ». Toutes les richesses de l'Europe d'alors y affluaient, passé prestigieux qui a laissé un riche patrimoine : notamment sa belle cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul, construite par tranches sur une période de quatre cents ans et qui présente, outre une remarquable collection de vitraux du XIII^e au XVI^e siècle, toutes les audaces de l'art gothique.

Le vieux quartier aux maisons à pans de bois, en phase de restauration, sent son Moyen Âge alors



Photo : S. Lenabour

Jeudi 16 septembre 1999 - Groupe ALABP - LANDY - Hôtel et lac de l'Abbaye

que la zone industrielle de la bonneterie nous rappelle que la ville fut la capitale de ce secteur. Mais avant de quitter cette cité on ne peut manquer d'évoquer une date et une femme: 21 mai 1420, Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI. Celle-ci, par le traité de Troyes, donnait en mariage au roi d'Angleterre Henri V, sa fille Catherine. Isabeau pensait ainsi livrer la France à l'Anglais à la mort de Charles VI. Mais l'un et l'autre moururent en 1422 et non loin de là une vraie femme de France Jeanne, serait bientôt disponible pour bouter hors du royaume ces buveurs de bière.

La Comté convoitée, car contiguë à la France

Après quelques heures de route, la Franche-Comté pointe au loin ses franges de sapins, déroule ses vertes prairies, déjà émaillées de crocus blancs-violets, une prairie, en devenir de gras comtés et d'onctueux morbiers. L'automne suinte à travers la légère brume qui semble s'enrouler en écharpe autour des troncs ocre des conifères. Au loin une écuyère fière et altière, cravache sa jument. Un mirage? Non, simplement un souvenir de lecture, celui de la belle Hortense d'Eternoz, l'héroïne de *La Femme de guerre* de Bernard

Clavel. Une femme qui a lutté pour empêcher que sa Comté ne tombe dans le giron du roi de France. Région frontalière, la Comté était convoitée. Richelieu, en 1629 n'écrivait-il pas à Louis XIII « Sire, vous pouvez considérer la Navarre et la Franche-Comté vous appartenant, car contiguës à la France et faciles à conquérir ». Ce fut Louis XIV qui l'annexa au royaume en y envoyant ses dragons qui détruisirent et pillèrent la riche contrée.

Un pays qu'il faut grapiller

Avec ses plateaux en escaliers – à chaque marche on monte de 200 à 300 m – ses cluses aux falaises abruptes, ses rivières qui roulent de partout, ses reculées creusées par les sources, le Jura c'est 250 millions d'années que les géologues ont appelé l'ère jurassique et un cinéaste américain *Jurassic Park* pour son film de science-fiction.

Le Jura a eu la chance d'être un peu oublié par la foule des vacanciers, lors de la ruée vers les sports d'hiver dans les années 1960-1970. Ici, à part Les Rousses, pas de grands complexes touristiques. Mais des gros bourgs, des villages qui permettent d'accueillir le touriste d'une façon simple, plus authentique. Très vite, la région nous

apparaît comme un pays aux multiples facettes, un peu à la façon des diamants que taillent ses artisans. Le meilleur moyen d'appréhender le Jura est de grapiller, ici ses sites, là ses villes typiques, là encore de savourer une tranche de comté, un morceau de morbier, révélés par une coulée de vin d'Arbois.

Ce fut là notre première tâche en arrivant dans la soirée à l'hôtel de l'Abbaye, à Saint-Laurent-en-Grandvaux, notre port d'attache. Chacune de nos chambres donne sur un petit lac, avec dans le fond une roselière qui, au soleil couchant, prend des couleurs moirées, oscillant au gré des vaguelettes.

L'épicéa, l'arbre roi

Dès le lendemain de notre arrivée, en route pour Bellefontaine et son musée de la Boissellerie, à Bois-d'Amont. Pays des longs hivers, le Jurassien ne pouvait taper le tarot à longueur de journées. De ses forêts, le Jurassien a su, au cours des siècles, extraire de ses bois la substantifique moelle. C'est fantastique de découvrir dans ce musée du bois la variété et l'ingéniosité des instruments, conçus par les artisans pour extraire du bois l'ouvrage qu'on veut réaliser. Ici figurent toutes les utilisations de l'épicéa, et Bois-d'Amont demeure la capitale

de la boissellerie ou fabrication de boîte en bois.

Au XIX^e siècle, la plupart des boîtes à pharmacie provenait de là. Sous nos yeux, comme il y a deux cents ans, scieries et machines diverses, mues par la force hydraulique, fonctionnent. Ainsi, l'épicéa, conifère le plus planté dans le Jura, qu'il soit scié, percé, tranché, fendu, découpé, étampé, cuit, collé ou agrafé, s'est adapté grâce à l'ingéniosité des hommes, à toutes les contraintes du marché.

Notre contrainte à nous c'est notre « Moïse », Bernard Labbé qui n'a de cesse de nous enrichir l'esprit, au gré des visites. Bof... dirait quelqu'un que je nommerais pas. Donc, après le bois, le sel, celui de Salines-Bains dont les maisons s'élèvent en un long ruban dans l'étroit défilé de la Furieuse.

Là, durant des siècles, au fond de galeries souterraines, soutenues par d'épaisses voûtes médiévales, tout un système de pompage hydraulique a sucé par 200 m de fond le sel dans une couche de 40 m de hauteur, vieille de deux cents millions d'années. À l'époque, le sel valait de l'or et voler 2 volumes de sel était puni du fouet et du fer rouge, 3 volumes entraînait la peine de mort.

Au-dessus des galeries, subsistent encore les vastes « poêles » de 45 000 litres dans lesquelles par chauffage au bois, ensuite au charbon, on recueillait le sel : 330 g par litre d'eau, un teneur supérieure à celle de la mer Morte. Du bois, il en fallait pour évaporer l'eau et les cendres de ces bois brûlés s'étaient sur 200 m de long et 7 m de hauteur.

Mais un jour, il n'y eut plus de forêts autour de Salins. Entre alors en scène l'architecte Claude Nicolas Ledoux qui construit la saline d'Arc et Senans, alimentée par une canalisation en bois de 21 km. Elle achemine la saumure salinoise jusqu'aux chaudières d'Arc. Mais il est trop tard. Les transports en tout genre font chuter les prix. Salins ferme ses portes en 1962. Mais la machine hydraulique, deux fois centenaire, alimente toujours la station thermique de Salins.

Yvoire la médiévale, un bouquet de fleurs

Et après... lançait dans le car quelques facétieux à notre jeune guide Francis quand, après une explication, il marquait un temps d'arrêt. Mais Zorro, jamais ne vint car Francis, retrouvant le fil de ses idées, continuait toujours ses exposés. Jurassien, il était parfois un tantinet chauvin sur sa région. Ce qui lui valait un bof d'un certain Savoyard, tout autant chauvin, repris par l'air du pays, descendant du mont Blanc tout proche.

Un mont Blanc qu'on aurait pu admirer du pont du même nom, à Genève, où nous fîmes une longue halte après notre descente du col de la Faucille, aux virages nombreux et impressionnants. Genève, toujours secrète, toujours bancaire et cosmopolite et qui se refuse toujours à appeler son bout de lac, le Léman.

Le Léman, nous devions l'admirer plus élargi dans la Haute-Savoie toute proche. Exactement, à Yvoire, belle cité médiévale, toute habillée de pétunias, géraniums lierre, de bignones mordorées, une véritable tapisserie florale qui fait chanter la belle pierre de Meillerie, utilisée lors de la restauration du village, livré le long de ses ruelles aux artisans et aux touristes.

À l'époque des ducs de Savoie, Yvoire, protégée par son château et une flotte de guerre importante contrôlait la navigation sur cette partie du lac, assurant la défense du duché contre les incursions des

Bernois, basés en face, à Nyon dans le canton de Vaud. Ville que nous rejoignons dans l'après-midi, à bord de l'un des grands bateaux blancs « la Ville de Genève ». Nous reprenons à Nyon notre car, certains et certaines du groupe un peu mécontents de la lenteur suisse qui ne leur a pas permis de faire provision de chocolat suisse. Ne regrettez rien, gentes dames et doux messieurs, le chocolat suisse n'est plus ce qu'il était. Et il vaut mieux garder un reposant souvenir du beau Léman qu'un douteux goût de chocolat helvète à la crème pas toujours 100% de cacao.

Au retour, le col de la Givrine tout aussi pentu que celui de la Faucille nous ramène à notre gîte de l'Abbaye.

Saint-Claude ne « pipe » plus

Venir dans le Jura sans s'arrêter à Saint-Claude, notre jeune guide en aurait fait tout un tabac ! Mais la pipe de Saint-Claude fait désormais partie de son histoire.

À son apogée, vers 1925 la pipe occupait à Saint-Claude et dans la région 6 000 ouvriers et la taille du diamant 4 500 ouvriers. Aujourd'hui, il reste quelques artisans.

Par exemple, Roger Vincent, sculpteur sur pipes, qui devant nous pratique quelques-unes des opérations qui conduisent à la réalisation d'une pipe. Aujourd'hui sa clientèle ce sont les touristes et surtout quelques riches amateurs qui peu-

Bulletin d'adhésion ou de renouvellement des cotisations (1)

Membre adhérent
cotisation 2000 inchangée * 50 F

Membre associé
conjoint(e), compagne ou compagnon * 30 F

Membre bienfaiteur
contribution financière annuelle minimum * 150 F

(*) Rayez la mention inutile.

Joindre chèque bancaire ou virement postal à l'ordre de : **Amicale des Anciens Bayard Presse**

(1) En cas de renouvellement, prière de bien vouloir joindre à votre règlement votre carte d'adhérent. Elle vous sera retournée avec l'apposition du tampon dans la case millésimée concernée.

vent s'offrir quelques belles pièces de sa collection : des Napoléon, des de Gaulle, des Kennedy et autres célébrités.

Autre artisan en voie de disparition, le tailleur de diamants. À Bellefontaine, Gilbert Duraffourg est de ceux-là. Il est tailleur de diamants et de pierres fines. Son atelier est devenu un musée en même temps qu'un lieu de démonstration de son savoir-faire. Précisément le jour de notre visite, la télé française était là et quelques personnes du groupe jouèrent les vedettes en muet avec toutefois moult expressions du visage, fort significatives. Et de fait, une semaine après notre retour, certains d'entre nous ont pu voir au journal de 13 heures de TF1 des visages connus et des bouches gourmandes... du diamant qu'on taillait sous leurs yeux. N'est-ce pas Simone !

Après le bois et les pierres, la tournerie sur corne et ivoire, le Haut Jura regorge de sites à ne pas manquer : les cascades du Hérisson au dénivelé de 285 m, le joli lac Chalain, déjà habité au néolithique il y a dix mille ans, la retenue hydroélectrique de Vauglans.

Comme s'il était là

La Franche-Comté ne manque pas de grands hommes (Rouget de Lisle, Cadet Rousselle etc.) mais le Jura tient surtout à son grand homme, Louis Pasteur.

C'est dans sa maison de famille que nous lui avons rendu visite, préci-

Des mariés en or à Ouistreham

Un vent du large venant de la Manche nous a apporté deux bonnes nouvelles qui réjouissent leurs nombreux amis et anciens collègues de Bayard Presse.

En avril dernier, Christian et Geneviève Castel et, quelques semaines plus tard, Jean et Micheline Peray ont fêté leurs noces d'or entourés de l'affection de leur famille.

C'est de tout cœur que nous nous associons à leur

joie en leur renouvelant, au nom de l'Amicale, des vœux de bonheur et de santé. Et puisque le « Calvados » * semble leur réussir, à bientôt donc pour leurs noces de diamant et au-delà...

* Bien évidemment, il n'est question que du département. Encore que l'eau-de-vie ainsi dénommée n'est pas un breuvage déplaisant au goût et à l'humour.

sément à Arbois, cette cité du vin pour lequel il œuvra de si belle manière que nous lui devons aujourd'hui des vins de qualité.

Demeure confortable et bourgeoise, tout a été conservé en l'état : les décors sombres des papiers peints du salon, le grand billard de Louis Pasteur, le piano de son épouse. Pour un peu, on ne serait pas surpris qu'il nous offre le thé, tant les choses et les objets ont une âme.

À l'étage, on retrouve la même atmosphère dans son laboratoire où il poursuivait ses travaux scientifiques durant ses vacances jurassiennes. Dans les vitrines, tubes, éprouvettes, flacons, pipettes, fioles n'ont jamais été ouverts depuis 1895, année de sa mort.

Attendant au laboratoire, un cabi-

net de toilette avec eau courante, à l'époque un luxe. C'est que le père de la bactériologie moderne craignait les microbes et se lavait souvent les mains. Mais le savant était parfois distrait. Un jour, après un discours officiel sur les bactéries au cours d'un banquet, il but d'un trait le verre d'eau dans lequel il venait de laver sa grappe de raisin. Des bactéries, l'hospice de Beaune, dernière halte sur le chemin du retour, ne devait pas en manquer. Construit à la fin de la guerre de Cent ans pour les nombreuses victimes de ce long conflit, cet hôpital était pour l'époque un 5 étoiles. Même si on mettait les malades, deux part lit, ils étaient si maigres, nous explique le guide, qu'ils étaient au large. Et puis, on s'efforçait de mettre dans le même lit ceux souffrant des mêmes maux. Pasteur n'était pas encore né mais il aurait apprécié ces précurseurs.

Comme aussi le succulent déjeuner qui nous fut servi : des escargots de bourgogne goûteux, tout comme le coq au vin qui suivit, agrémenté d'une glace, le tout arrosé par un Bourgogne bien charpenté. Bien entendu, aucun d'entre nous n'était le chauffeur. À l'arrivée à Clichy, Tonio à qui je demandais s'il était fatigué, me répondit, son visage rosé comme un bon porto, Bof...

Jean Peray

Pour une première adhésion, remplir la grille ci-dessous

Mme, Mlle M. Nom

Prénom

Complément d'adresse (Résidence, esc., bât.)

Numéro Rue/Av./Bd/Lieu-dit

Code postal Commune

À adresser à Mme Ginette PEUVRIER - Amicale des Anciens de Bayard Presse -
3, rue Bayard - 75008 Paris